*Ami du Clergé* du 29 avril 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Notre-Dame de toute l'année.** — VI. La Vierge du sourire (13 mai) : Trois sourires de Marie, 145.
**Mois de Marie.** — « La Confidente de l'Immaculée » : VIII. La vocation religieuse, 147. — IX. Les joies de la vie religieuse, 148. — X. Les souffrances de la vie religieuse, 150. — XI. Les étapes de l'ascension d'une âme, 152. — XII. Sa piété, 154. — XIII. Ses principales vertus, 156. — XIV. Ses charismes, 157. — XV. De la mort à la gloire, 159.

## NOTRE-DAME DE TOUTE L'ANNEE

### La Vierge du sourire
(13 mai)

TROIS SOURIRES DE MARIE

« La Vierge du Sourire » : ainsi nomme-t-on désormais l'image de la Vierge des Buissonnets, depuis que Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus a confié : « La Sainte Vierge s'est avancée vers moi ! Elle m'a souri... que je suis heureuse ! »

Et, comme il est bien que la Sainte Vierge porte ce nom parmi tant d'autres vocables. Il est l'expression de sa bonté maternelle. Il dit, d'une façon plus concrète, ce qu'exprime déjà le *Salve Regina :* Notre vie, notre douceur, notre espérance !

Il est des sourires de dédain, de moquerie, de supériorité hautaine. Nous en avons souffert quelques fois de ces sourires amers ou ironiques. Mais le sourire n'est-il pas, d'abord évocateur de bienveillance, d'affection, de faveur ?

Ainsi fut pour la petite Thérèse, le sourire de la Vierge dans sa chambre d'enfant. Et il met sa douceur sur toute la vie de notre Sainte. Aux Buissonnets, il est le sourire *qui guérit,* à N.-D. des Victoires le sourire *qui illumine,* dans son infirmerie du Carmel le sourire *qui réconforte.*

I. — *Le sourire qui guérit*

Dès sa neuvième année, aux derniers mois de 1882, la petite Thérèse fut prise de maux de tête continuels. Au printemps suivant, quelques jours avant Pâques, alors qu'elle se trouvait chez son oncle, M. Guérin, pendant une absence momentanée de son père et de ses sœurs à Paris, le mal redoubla. Nouvelle accalmie de quelques jours, suivis de la période la plus douloureuse, qui devait s'achever enfin le 13 mai par le sourire de la Sainte Vierge.

Pendant cette période, il lui arrivait de se frapper la tête contre le bois de lit, de se jeter sur le carreau de sa chambre, de se détourner avec horreur de ce qu'on lui offrait à boire, en criant : Ils veulent m'empoisonner. Humainement désespéré, M. Martin avait commandé une neuvaine de messes au sanctuaire de N.-D. des Victoires, pour obtenir la guérison de sa « petite reine ». Pendant cette neuvaine, la situation devint atroce. Le 13 mai, l'enfant appelait désespérément sans la reconnaître sa sœur Marie, qui était auprès d'elle.

Il y avait dans la chambre de la malade une statue de la Sainte Vierge, fort honorée depuis toujours dans la famille. A l'instant de cette crise suprême Marie et ses deux sœurs, Léonie et Céline, se jetèrent à genoux et la supplièrent par trois fois de sauver leur petite Thérèse. La troisième fois, la malade se tourna elle aussi vers la statue.

« Tout-à-coup, c'est Ste Thérèse qui nous en fait la confidence, la statue s'anima ! La Vierge Marie devint belle, si belle que jamais je ne trouverai d'expression pour rendre cette beauté divine. Son visage respirait une douceur, une bonté, une tendresse ineffable ; mais, ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut son ravissant sourire ! Alors toutes mes peines s'évanouirent, deux grosses larmes jaillirent de mes paupières et coulèrent silencieusement... Ah ! c'étaient des larmes d'une joie céleste et sans mélange ! La Sainte Vierge s'est avancée vers moi ! Elle m'a souri... que je suis heureuse ! pensais-je, mais je ne le dirai à personne, car mon bonheur disparaîtrait. »

La malade était guérie.

Que d'autres âmes privilégiées ont eu le bonheur de connaître jusque-là cette faveur du sourire et de la bonté de Marie ! En cette année jubilaire de l'Immaculée Conception, comment ne pas rappeler par exemple que Don Mastaï, celui qui serait Pie IX, le Pape de l'Immaculée, atteint d'une maladie d'un caractère épileptique qui fit beaucoup hésiter ses supérieurs à l'admettre à la prêtrise, fut miraculeusement guéri par Notre-Dame de Lorette ! Et plus encore, comment ne pas rappeler qu'en ce lieu où la Sainte Vierge est venue elle-même se nommer l'Immaculée, il ne se passe pas d'année depuis, que son sourire de bonté ne rende la santé à quelques-uns de ces malades qui viennent par milliers lui demander leur guérison.

II. — *Le sourire qui illumine*

Cette bonté rayonne surtout sur notre âme pour lui rendre la paix et le bonheur intérieur, prélude de l'éternel bonheur.

Après le sourire miraculeux de la Vierge des Buissonnets, la petite Thérèse s'était bien promis : « je ne le dirai à personne, car mon bonheur disparaîtrait ». Mais comment le taire à sa sœur Marie, qui en avait été pour bonne part l'occasion, la cause et le témoin et qui l'interrogeait ? Elle lui confia donc son secret « tout entier ».

Marie eut permission d'en informer le Carmel. Mais dans ce milieu clos on s'imagina mille choses. Si bien que lorsque la petite miraculée répondit à leur curiosité : « la Sainte Vierge m'a semblé très belle, je l'ai vu s'avancer et me sourire », devant la déception des carmélites qui croyaient à toutes sortes

de confidences de N.-D., la pauvre enfant eut comme l'impression d'avoir menti.

« Hélas ! écrit-elle dans *l'Histoire d'une âme*, je ne m'étais pas trompée, mon bonheur allait disparaître et se changer en amertume. Pendant quatre ans, le souvenir de cette grâce ineffable devint pour moi une vraie peine d'âme, et je ne devais retrouver mon bonheur qu'aux pieds de Notre-Dame des Victoires, dans son sanctuaire béni. Là, il me fut rendu dans toute sa plénitude. »

Ce pèlerinage à Notre-Dame des Victoires se place en novembre 1887, sur le chemin de Rome, où Thérèse allait demander au Pape d'autoriser son entrée au Carmel malgré son jeune âge. Comment les trois pèlerins : Thérèse, Céline et leur père n'auraient-ils pas fait halte dans ce sanctuaire ? N'était-ce pas au cours de la neuvaine de messes à N.-D. des Victoires que Thérèse avait été guérie ? Aujourd'hui, l'autel de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus consacre le souvenir de cette visite et de sa grâce : le retour de la paix dans son cœur.

« Arrivés à Paris, a-t-elle raconté, papa nous en fit visiter toutes les merveilles ; pour moi je n'en trouvai qu'une seule : *Notre-Dame des Victoires*. Ce que j'éprouvai dans son sanctuaire, je ne pourrais le dire. Les grâces qu'elle m'accorda ressemblaient à celles de ma Première Communion : j'étais remplie de paix et de bonheur... C'est là que ma Mère, la Vierge Marie, *me dit clairement que c'était bien elle qui m'avait souri et m'avait guérie...* Avec quelle ferveur je la suppliai de me garder toujours et de réaliser mon rêve, en me cachant à l'ombre de son manteau virginal ! Je lui demandai encore d'éloigner de moi toutes les occasions de péché. »

Cette fois la Vierge de N.-D. des Victoires ne lui sourit pas miraculeusement. Mais elle lui donna la certitude que son sourire des Buissonnets n'était pas une imagination de malade. Et ce fut la paix dans son âme, un renouveau de toutes ses joies de première communiante, la confiance pour sa vocation. Merveilleuse lumière de Marie ! « En la suivant on ne se trompe pas... »

### III. — *Le sourire qui réconforte*

Le sourire de la Vierge va illuminer maintenant toute la vie, si brève, de la Carmélite et la réconforter dans ses épreuves.

Ces épreuves n'apparaissent pas aux regards superficiels. Elle nous a si bien donné le change. On ne finirait pas de citer ses paroles qui nous montrent sa vie comme une joie perpétuelle :

« C'est l'exil qui est triste et non la vie. Il faut réserver ce beau nom à ce qui ne doit jamais mourir...
Du berceau à la tombe, ma vie a été un chant, une mélodie...
Je suis à une noce spirituelle toute la journée... »

Et pourtant il existe un revers à cette médaille frappée à une effigie souriante. Le « paisible sourire » de Sœur Thérèse s'épanouit, comme toute sainteté véritable, sur l'abnégation et la souffrance, sur ce que l'ascétique appelle les purifications actives et les purifications passives. En réalité, cette sainte du sourire a beaucoup souffert : dans son corps, dans son cœur et dans son âme. Elle a dit : « Du berceau à la tombe, ma vie a été un chant, une mélodie ». Mais elle a dit aussi : « La Croix m'a accompagnée dès le berceau ! »

Comment concilier ces deux aveux qui semblent contraires ? C'est que sur elle a toujours rayonné la maternelle bonté de la Vierge du sourire. Dès le lendemain de sa mort, alors qu'elle n'était pas encore béatifiée, et même assez discutée dans certains milieux, le P. A. Le Doré, Supérieur Général des Eudistes, écrivait : « C'est le cœur de Marie qui lui a appris à être si pleine d'abandon et de confiance dans la bonté de Dieu. »

Elle-même ne s'appelait-elle pas la « petite fleur » de la Vierge, et dans ses armoiries, dont elle a donné l'interprétation, ne s'est-elle pas représentée sous l'image d'une petite fleur, tout orientée vers l'Etoile du Matin et toute baignée de la pluie de ses rayons ?

Prenons-là, par exemple, au sommet de ses souffrances, rongée par son mal implacable. Elle ne cessait de tourner les yeux vers la statue de la Sainte Vierge, comme au moment de la crise de ses neuf ans. Et comme une des religieuses qui l'assistaient lui demandait « Que voyez-vous ? » elle lui répondit en versant des larmes pareilles à celles de sa joie du sourire de Marie : « Jamais elle ne m'a paru si belle !... »

Et la preuve que la charmait toujours la vision de ce sourire visible de Marie, c'est qu'elle chantait alors intérieurement :

Toi qui vins me sourire au matin de ma vie
Viens me sourire encor, Mère, voici le soir.

Ce que lui apporta alors le sourire de Marie, ce fut le réconfort, la générosité, la force de sourire à son tour sous le poids de sa croix et de dire quand même au bon Dieu, ce qui fut sa dernière parole : « Oh, je l'aime... Mon Dieu, je vous... aime ». Cela aussi c'est le « secret de Marie », qui nous apprend le *fiat* de la résignation et de l'amour.

* *

Il est une des Notre-Dame de France, qui est célèbre entre autres par son sourire de l'ange. Disons que N.-D. de Reims est la cathédrale du sourire des saints : sourire de la Vierge, de S. Joseph, d'Elisabeth... On s'est interrogé beaucoup sur l'intention des sculpteurs ; on a donné de ces sourires bien des contre-sens ; ils sont l'expression de la joie du ciel et une invitation secourable à nous en souvenir dans nos tristesses de la terre.

Ainsi est apparu dans la vie de Ste Thérèse, le sourire de la Vierge. Il a été sa douceur dans la maladie, dans les agitations de son cœur, dans les angoisses de son âme. Il est maintenant sa joie au ciel.

N'est-ce pas la signification de la place de la Vierge du sourire dans la chapelle du Carmel de Lisieux ? Ce souvenir de famille, cette statue toujours honorée dans la famille Martin, les Carmélites ne l'ont pas laissé avec les au-

tres dans la charmante maison des Buissonnets, ni placé dans la salle des Reliques. Les pèlerins d'aujourd'hui peuvent l'apercevoir dans la chapelle de la châsse. Au-dessus de ce splendide reliquaire, devant le vitrail central, la « Vierge du sourire » semble attendre l'heure de la résurrection suprême pour s'animer, sourire et faire tressaillir les ossements de son enfant.

Qu'elle soit proche de nous aussi, pour nous rappeler la bonté, la douceur, la tendresse de notre Mère qui veille sur nous, sur notre corps et sur notre âme en attendant de nous sourire au ciel.

## MOIS DE MARIE

### LA CONFIDENTE DE L'IMMACULEE

VIII

**La vocation religieuse**

Le cachet de simplicité que nous avons déjà signalé, et que nous retrouverons plus d'une fois en Bernadette, se manifeste même dans la question de sa vocation religieuse. Nous y voyons que, sans rien brusquer. elle se laisse conduire par les événements providentiels, toute à son devoir de chaque jour.

Pourquoi la vocation religieuse ? Les grâces de choix dont elle avait été comblée à Massabielle comportaient-elles nécessairement cette vie de consécration à Dieu ? Non, sans doute. Le mariage est un état voulu par Dieu, selon les voies ordinaires de sa Providence, et sanctifié par un sacrement. Donc ceux qui sont dans cet état peuvent se sauver et compter en toute assurance sur le secours divin.

N'empêche que, comme le dit S. Paul, « celui qui est marié a le souci des choses du monde. Il s'inquiète de plaire à sa femme. C'est dire qu'il est divisé. De même ...la femme mariée a le souci des choses du monde. Elle s'inquiète de plaire à son mari » (I Cor., VII, 33-34). Elle ne peut être toute au Seigneur. Et il arrive même que les époux chrétiens ne puissent garder le minimum de grâce divine sans de grands efforts et un recours assidu aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Et ils n'ont pas toujours le courage de le faire.

Aussi, de tout temps, l'Eglise a-t-elle maintenu la virginité consacrée à Dieu au-dessus du mariage, et elle ne changera jamais d'avis à ce sujet.

D'instinct beaucoup de personnes qui abordaient Bernadette étaient de cet avis. Elles ne pouvaient se faire à l'idée que celle qui avait vu dix-huit fois ici-bas la Mère de Dieu serait infidèle à l'amour qu'elle lui avait consacré et le partagerait avec les créatures. Souvent ils lui posaient la question : serait-elle religieuse ?

La pure jeune fille n'avait pas besoin d'être encouragée dans ce sens : depuis longtemps, nous le savons, elle pensait à cet état de vie. A plus forte raison depuis les apparitions.

Mais il y avait des obstacles à la réalisation de ce projet.

D'abord le mauvais état de sa santé :

« Elle passa par toutes sortes de douleurs, rhumatismes, crachements ou vomissements de sang, palpitations de cœur, oppressions habituelles, et parfois par des crises d'asthme si violentes qu'il fallait la porter à la fenêtre pour la faire respirer. Dans son angoisse elle disait : « Ouvrez-moi la poitrine ! »

On crut même qu'elle allait mourir à la suite d'une rechute de pneumonie. Elle n'avait plus qu'un souffle. Elle reçut l'Extrême-Onction, communia d'une parcelle d'hostie, et à ce moment rouvrit les yeux. « De l'eau de la grotte ! » demanda-t-elle. Elle en absorba quelques gouttes et s'écria aussitôt : « Je suis guérie ! » Comme elle l'expliquera ensuite, « elle sentit à ce moment « comme une montagne qui se détachait de sa poitrine ». Quand le médecin revint le lendemain à l'hospice, il croyait bien la trouver morte : ce fut elle la première personne qui vint le recevoir au salon !

Malgré tout, la Sainte Vierge ne l'avait pas délivrée de son asthme, son « instrument de pénitence », ni de sa fragile constitution. Elle était toujours sujette au moindre refroidissement, et vraisemblablement ne serait jamais apte à supporter les rigueurs d'un règlement de vie religieuse.

Mais que n'auraient pas fait certaines congrégations pour attirer dans leur communauté cette perle rare ? Elles étaient prêtes à lui accorder toutes les dispenses nécessaires. Seulement, Bernadette n'en voulait point : elle répugnait à être une religieuse au rabais et ne choisirait qu'une règle qu'elle puisse observer.

Elle n'était pas non plus insensible au costume religieux : des Sœurs de la Croix lui ayant mis leur longue coiffe, elle dit qu'elle ne voulait pas de ce « tunnel »...

Elle fut même longtemps sans penser à la congrégation des Sœurs de Nevers. Une de ses parentes venant lui dire au revoir avant d'entrer à Saint-Gildard avec trois autres jeunes filles, lui demanda : « N'allez-vous pas nous rejoindre bientôt ? » — « Je dois être religieuse, répondit-elle. je ne sais pas de quel Ordre : la Sainte Vierge ne me l'a pas dit. J'attends ». Ce qui prouve que Marie lui avait prédit son entrée au couvent, et ne lui avait pas imposé de secret à ce sujet.

Et puis il y avait la question de la dot, et l'humilité de Bernadette, qui ne se croyait bonne à rien. Son entrevue avec l'évêque de Nevers, Mgr Forcade, est significative sur ces points. Bernadette s'y révèle dans toute sa simplicité. Ne trouvant pas de solution à ses difficultés, elle se contentait de demeurer chez les Sœurs, ainsi que nous l'avons expliqué, et ne se posait pas de problème. L'Evêque lui fit remarquer qu'il faudrait quand même prendre une décision. Elle promit de réfléchir.

* *

Au fond ce retard n'était pas inutile. Sa présence à Lourdes dans ces premières années de pèlerinage était un attrait pour les fidèles, et même une occasion de donner des éclaircissements, par exemple au sculpteur Fabish, chargé de travailler à la statue de la grotte.

Il est vrai que cette affluence ne faisait qu'augmenter en elle la nostalgie de la solitude et du silence, au point qu'elle rêvait de se faire cistercienne : rêve impossible, naturellement, vu sa santé. Mais comme on la comprend ! Les jours de fêtes elle passait à peu près toute sa journée au parloir. Le soir de l'inauguration de la crypte, la foule se dirigea vers l'hospice pour la voir, et, trouvant le portail fermé, se mit à escalader les murs ! Des soldats hospitalisés revêtirent leur uniforme pour faire peur aux « assaillants » d'un nouveau genre, et, pour les calmer, la Supérieure de Bagnères demanda à Bernadette de faire les cent pas sous la galerie. La pauvre enfant obéit, mais disait à la religieuse : « Vous me faites voir

comme une bête curieuse. » On comprend son ennui. Elle écrivait à un prêtre :

« Je suis fatiguée de voir tant de monde. Priez pour moi, afin que Dieu me prenne ou qu'il me fasse entrer vite au nombre de ses épouses. C'est là mon grand désir, quoique bien indigne. »

L'évêque de Nevers, qui tenait à elle, s'efforçait d'intéresser à son cas la Supérieure générale. Celle-ci ne se pressait pas. D'abord elle ne tenait pas à recevoir un « pilier d'infirmerie ». Et puis, ce n'est pas une petite responsabilité d'avoir dans sa congrégation une personne gratifiée de tant de faveurs célestes. Elle se rappelait le cas de Mélanie, la voyante de la Salette. Elle aussi, voulait se faire religieuse. On l'accepta avec empressement et fierté. On était à ses genoux, trop heureux de posséder celle qui avait vu la Mère de Dieu. Mais cette méthode de formation était si opposée aux principes les plus élémentaires de la vie religieuse que l'évêque du lieu ne crut pas, en conscience, pouvoir l'admettre à la profession à l'issue de son noviciat. Or, plutôt que de s'humilier et de recommencer son année de probation, Mélanie quitta cette congrégation pour entrer dans une autre, d'où elle sortit pour recommencer, et mener une vie misérable, et mourir dans la solitude et un dénuement absolu. On comprend que la Supérieure de Nevers n'ait pas du tout tenu à refaire une pareille expérience.

Cependant la santé de la jeune fille s'étant légèrement améliorée, il n'y eut plus d'obstacle de ce côté, et quand, sous l'influence de la réflexion, de la prière, de la reconnaissance pour des religieuses qui avaient été si bonnes pour elle, et aussi des excellents conseils qu'elle reçut de telle ou telle Mère, elle se décida à demander son admission dans la congrégation, elle fut acceptée.

Son postulat commença à Lourdes en 1865. Elle écrit à une religieuse le 26 avril 1866 :

« Je me sens plus pressée que jamais de quitter le monde, et maintenant je suis tout à fait décidée. Je me propose de partir sous peu.

Oh ! ma chère Mère, qu'il me tarde de voir le beau jour où j'aurai le bonheur d'entrer au noviciat, car ce doit être un vrai ciel sur la terre. »

Le départ fut fixé au début de juillet. A ce moment ses parents avaient quitté le moulin Gras, trop minable, et étaient installés au gros moulin Lacadé, par suite de la générosité de l'évêque de Lourdes, Mgr Laurence.

Le bonheur ne régnait pas pour cela au foyer : la mort y avait déjà fauché six enfants. L'avant-dernier disparu, Justin, était mort l'année précédente à l'âge de dix ans. Le dernier deuil était une fillette mort-née, au début de cette année 1866. Et, chose plus grave, Louise Soubirous se sentait touchée à mort.

Aussi toute la famille fut-elle profondément peinée de cette séparation. Au moment du départ, tous étaient là : Toinette avait vingt ans, Jean-Marie quinze, Bernard-Pierre sept. Les tantes, qui avaient si souvent accompagné leur filleule à la grotte, étaient là aussi. Tout le monde pleurait, sauf Bernadette, qui s'efforçait de sourire et expliquait qu'elle ne pouvait demeurer toujours à Lourdes : elle avait déjà vingt-deux ans.

Mais, si dure que fût cette séparation, qu'elle sentait définitive, elle avait fait la veille un sacrifice encore plus douloureux : sa dernière visite à la grotte...

Pendant qu'elle s'était agenouillée à l'intérieur de la grotte et qu'elle priait, les yeux fixés sur la statue de l'Immaculée, elle se mit à sangloter : « O ma Mère, ma Mère, comment pourrais-je vous quitter ! » Elle se releva pour aller baiser la roche, sous l'églantier.

Sa Supérieure l'invitait à partir. « Oh ! encore un moment, supplia-t-elle. C'est pour la dernière fois ! »

« Brusquement, elle essuya ses yeux, jeta sur la blanche statue un long regard, puis, sans se retourner, elle reprit le chemin de la ville.

« Bernadette, observa Mère Alexandrine, pourquoi vous chagriner ainsi ? Ne savez-vous donc pas que la Sainte Vierge est partout et que partout elle sera votre Mère ? »

— « Oh ! oui, je le sais, répondit-elle, mais la grotte, c'était mon ciel » (Mgr Trochu, p. 354).

Si nous-mêmes, à la grotte de Lourdes, nous éprouvons des émotions si douces et si profondes, quelles devaient être celles de la privilégiée de Marie ? Et quel sera donc notre bonheur, quand nous contemplerons face à face au ciel la Vierge immaculée ? Puissions-nous mériter ce bonheur par une vie chrétienne fervente et sainte.

---

## IX

### Les joies de la vie religieuse

L'Evangile nous rapporte que N.-S. promet à la fois des joies et des souffrances à ses disciples. Il leur donne la paix, il leur promet une joie que personne ne pourra leur enlever, il désire que leur joie soit parfaite (cf. Jo., XIV-XVII), et par ailleurs il exige que quiconque veut venir après lui se renonce et prenne sa croix, « car celui qui voudra sauver son âme la perdra, dit-il, mais celui qui perdra son âme à cause de moi la retrouvera » (Mt., XVI, 24-25).

Il en est de même dans la vie religieuse, et Bernadette devenue en religion Sœur Marie-Bernard (c'était exactement son nom de baptême), n'allait pas tarder à l'éprouver. A vrai dire, la proportion des joies et des souffrances varie d'un saint à l'autre, et on peut bien dire que chez notre sainte, la dose de souffrances frappe beaucoup plus que celle des joies. Mais il ne faudrait cependant pas être dupe des apparences et ne voir en elle qu'une martyre. C'est ce que certains ont été tentés de faire, pour elle comme pour Ste Thérèse de Lisieux. Afin de ne pas tomber dans ce travers, nous parlerons d'abord des **joies** de notre sainte.

* *

Les personnes du monde se font souvent de la joie des religieuses une idée complètement fausse. « Qu'elles sont heureuses ! disent-elles. Elles n'ont aucun souci familial, pas de discussions avec leur mari, pas d'ennui pour l'éducation des enfants pas d'inquiétude pour l'avenir, pas de difficultés avec les voisins, etc. ». Elles sont loin de se douter qu'une postulante qui entrerait en religion uniquement avec ces sentiments n'y resterait pas longtemps : elle ferait ainsi preuve d'un égoïsme si épais qu'on ne l'accepterait pas à la profession, et il est bien probable que d'elle-même elle sentirait qu'elle s'est trompée et se retirerait à temps. Ou si malgré tout elle faisait profession, elle ne tarderait pas à constater qu'elle ne trouve pas le bonheur rêvé, car le bonheur de la religieuse est tout autre chose que cet idéal terre-à-terre.

D'ailleurs, soyons sincères. Qu'est-ce qu'une jeune fille envisage à 18 ou 20 ans dans la vie familiale ? Est-ce l'ennui d'avoir des enfants à soigner ou la perspective de ne pas s'entendre avec son mari ? La plupart du temps elle ne pense

guère à cet aspect négatif de la réalité : elle n'y pensera que plus tard, quand elle aura l'expérience de la vie. Mais à 20 ans, on voit tout sous le beau côté. Le futur mari est un « prince charmant » qui sera d'autant plus aimable qu'elle se flatte bien de le séduire par sa bonne grâce ; les enfants sont les ravissants poupons auxquels elle rêve depuis son enfance, et son instinct maternel les réclame puissamment.

Soyons donc sûrs que quand une jeune fille vient frapper à la porte d'un couvent, c'est un autre genre de joies qu'elle vient y chercher. Lesquelles ?

Tout d'abord **le bonheur d'aimer Dieu.** Dès sa retraite de profession. Bernadette le note d'une façon émouvante en prenant les résolutions suivantes :

« Vivre pour Dieu seul, pour Dieu partout, pour Dieu toujours.

« Les moyens de voir Dieu en tout sont le recueillement, l'abnégation et la mortification.

« Ne chercher en toutes choses que Dieu seul, Dieu partout, Dieu toujours ».

Une fois que sa Mère Générale partait pour Paris, elle lui demande :

« Que voulez-vous que je vous rapporte ? »

Elle répond aussitôt :

« Ma Révérende Mère, rapportez-moi l'amour de Dieu. »

C'était là en effet sa hantise : aimer Dieu.

Effectivement, Dieu est le bonheur de l'âme pieuse. Ceci est vrai déjà pour les personnes du monde, mais encore bien plus pour celles qui ont fait profession religieuse.

Il suffisait de regarder Sœur Marie-Bernard dans ses prières pour en avoir la preuve. Une de ses compagnes atteste :

« J'étais saisie de son attitude à la chapelle. Le spectacle de Bernadette en prière me donnait une impression indéfinissable ».

« On aurait dit, témoigne une autre, que pendant la récitation de son chapelet elle voyait la Sainte Vierge comme à Lourdes ». Une troisième, l'apercevant assise en méditation près d'une statue de Marie, découvre dans son regard « comme un reflet du ciel ».

Mais surtout son signe de croix, lent, grave, majestueux, tel que la Vierge le lui avait appris, frappe toutes les religieuses et est pour elles une révélation.

Telle est bien la marque d'une vocation religieuse authentique : elle doit être inspirée avant tout par le désir de Dieu, l'amour de Dieu, l'angoisse du règne de Dieu.

* *

Et cela entraîne chez elle le désir d'une autre joie : celle de **l'apostolat,** du dévouement.

Par là nous sommes aux antipodes de l'égoïsme soupçonné par les personnes peu chrétiennes. A notre époque surtout, le désir de se dévouer au soin des malades, à l'instruction des ignorants, à la conversion des infidèles, en terre païenne ou en Europe, est un motif déterminant de la plupart des vocations.

C'est une joie austère, certes, que celle du dévouement. Elle suppose que l'on oublie tout amour-propre, et qu'on fait le bien tout autant à ceux qui nous haïssent ou nous dédaignent qu'à ceux qui nous témoignent de la reconnaissance. Seules les âmes éprises d'un grand idéal sont capables de ressentir cet attrait. Et précisément c'est parmi ces âmes que Dieu choisit ses épouses.

Bernadette devait connaître cette joie du dévouement. Dès son arrivée à Nevers on la nommera assistante de la Sœur infirmière, puis, quand celle-ci ne pourra plus remplir ses fonctions, elle tiendra sa place. Or les éloges sont unanimes à ce sujet. Toutes les religieuses admiraient comment elle savait soigner les corps et consoler les âmes. On la dépeint sous les traits suivants :

« gaie, aimable, gracieuse, pleine de bonté, aussi adroite qu'empressée... très intelligente dans les soins qu'elle donnait aux malades... trouvant le mot aimable et souvent spirituel pour faire accepter un remède ».

Et comme la joie est communicative, « c'était une joie pour les malades d'être soignées par elle ». Aux récréations elle leur chantait souvent des chansons en patois pyrénéen. Elle était contente et riait de bon cœur quand elle voyait qu'on n'y comprenait rien.

On trouve dans sa vie d'infirmière des détails réalistes qui prouvent à quel point elle aimait à se dévouer. A une postulante, ancienne compagne de Lourdes, qui l'avait rejointe en religion, et qui sentait son cœur faiblir en face de certains soins répugnants. elle disait : « Quelle Sœur de charité tu feras ? Que tu as peu de foi ! » ou bien : « Poltronne, tu ne seras jamais une Sœur de charité ! » Et elle lui conseillait : « Si on t'envoie dans un hôpital, n'oublie pas de voir N.-S. dans la personne du pauvre ; et plus le pauvre est dégoûtant, plus il faut l'aimer. » De même, en lui confiant une aveugle cancéreuse, elle lui disait : « Tu en auras soin comme si c'était le bon Dieu ».

« **Comme si c'était le bon Dieu** »... Voilà le secret de la charité des religieuses et des folies des saints. Ils voient Dieu dans leur prochain, et cette vue leur donne la force d'aimer vraiment ce prochain même s'il est répugnant dans ses maladies ou acariâtre de caractère.

* *

Tout cela est déjà bien beau. Et cependant c'est insuffisant pour nous donner la raison de la joie de Bernadette. Comme nous le verrons bientôt elle a beaucoup souffert, tant souffert qu'elle n'aurait pu humainement le supporter. Quel a été son secret ? Elle a imité S. Paul qui « surabondait de joie dans ses tribulations » ; elle a mis en pratique les Béatitudes du Sermon sur la Montagne, où Jésus-Christ proclame Bienheureux ceux qui souffrent, qui pleurent, qui sont persécutés... Elle a trouvé **la joie dans la souffrance.** Voilà un mystère incompréhensible pour qui n'a pas la foi. Car il ne s'agit pas dans ce cas de l'attitude de certaines personnes anormales qui trouvent une joie morbide à savourer et rassaser leurs souffrances. Ce narcissisme est une déviation condamnable. La vraie joie du saint consiste à profiter des épreuves de la vie pour se détacher du monde et s'attacher davantage à Dieu. Il est même impossible de goûter la paix et la joie continuelle ici-bas si on n'en arrive pas à ce degré de détachement. Ce fut le cas de Bernadette.

C'est pour cela que, malgré ses souffrances physiques et morales presque perpétuelles, la joie dominait en elle. Ses compagnes ont attesté qu'elle était très gaie aux récréations. Et la première fois qu'elle a vu qu'on préparait des jeux, elle a demandé si on sautait à la corde, se proposant de la tenir elle-même...

Mais surtout sa joie était intime. Et c'est là le vrai caractère de la joie. Les adultes s'imaginent que la joie consiste à rire aux éclats, à faire beaucoup de bruit, à s'agiter extérieurement. Cela vient d'une mauvaise formation. L'exubérance extérieure, loin d'être un signe certain de la joie de l'âme,

est très souvent une excitation nerveuse qui laisse les cœurs beaucoup plus vides et troublés qu'avant de s'y livrer. Combien de pauvres gens du monde sont sortis écœurés d'eux-mêmes, découragés, tentés de suicide, au sortir de soirées où ils avaient brillé et parus heureux ! C'est que la vraie joie ne se trouve pas dans les rires spasmodiques mais dans la plénitude d'une âme qui a trouvé la satisfaction de ses tendances les plus nobles, et qui se possède dans la paix et l'union à Dieu. Or cela peut se rencontrer aussi bien — parfois même mieux — au milieu de certaines souffrances purificatrices que dans le tourbillon des plaisirs mondains.

* *

Retenons cette leçon. Et quand nous nous sentons le cœur las, inquiet, troublé, commençons par nous mettre en règle avec Dieu, par la prière, le recueillement, et s'il le faut par le recours aux sacrements. Ensuite, nous pourrons nous réjouir sainement sans danger et garder toujours notre paix et notre bonheur au fond du cœur.

---

## X

### Les souffrances de la vie religieuse

Depuis que le Fils de Dieu a racheté le monde par sa Passion, nous savons que rien de grand ne peut se faire dans la sanctification des âmes sans l'épreuve et la souffrance. Il ne faut donc pas s'étonner de voir que presque toujours les plus grands saints, les plus grands apôtres, ont eu à souffrir dans leur corps ou dans leur âme : cela est normal... et c'est même une des raisons pour lesquelles il y a si peu de saints : on recule devant la croix.

* *

La souffrance sous toutes ses formes, quand elle est supportée surnaturellement et pour l'amour de Dieu, comporte d'immenses avantages : elle nous détache des plaisirs du monde, si attrayants que sans cela ils risqueraient de nous séduire irrémédiablement. Elle nous fait expérimenter notre misère et notre faiblesse, et ainsi nous fait pratiquer l'humilité. Elle nous fait crier vers Dieu pour lui demander son secours et sa consolation, et ainsi nous oriente vers notre fin dernière. Et surtout elle nous permet de participer plus efficacement à la Rédemption du monde, par l'union de nos pauvres mérites aux mérites infinis de notre Sauveur.

On comprend que devant tant de bienfaits, l'âme généreuse accepte volontiers la croix ; et on comprend que ce soit, comme disent les saints, une faveur inappréciable que de souffrir comme il faut : nous ne nous en rendrons compte qu'au ciel. Il ne faut donc pas nous scandaliser si nous rencontrons dans la vie de Ste Bernadette des faits bien pénibles : ils ont sûrement été permis par Dieu pour son bien et celui des âmes.

Seulement n'oublions pas que le plan divin se réalise d'une manière transcendante, qui laisse toute liberté et toute responsabilité aux instruments humains de la volonté de Dieu. Ainsi, quoique Dieu ait délibérément permis que son Fils souffrît la Passion et la mort, il a laissé toute sa liberté au traître Judas. Si celui-ci l'avait voulu, il aurait pu résister à la tentation, et la Passion de Jésus aurait été imputée à d'autres qu'à lui. S'il l'avait voulu, il aurait changé son remords désespéré en une contrition sanctifiante, et nous dirions aujourd'hui : « Saint Judas, priez pour nous ! » Dieu ne damne personne, mais il laisse à chacun sa propre responsabilité à son plan humain et libre. Donc, tout en reconnaissant la transcendance du plan divin, il est parfaitement légitime de reconnaître le rôle personnel des créatures dans son exécution.

* *

Dans le cas de Bernadette, il y a une personne surtout qui a encouru justement les sévères critiques des historiens. C'est sa Maîtresse des Novices, Mère Marie-Thérèse Vauzou. C'était une femme de valeur, intelligente, douée pour le commandement, pieuse, d'apparence froide, mais en réalité extrêmement sensible. Elle méritait la confiance qu'on lui a toujours témoignée dans sa congrégation, où elle fut vingt ans Maîtresse des novices et dix-huit ans Supérieure générale.

Mais si pieuse et si vertueuse qu'elle fût, elle n'était pas une sainte. Or quand, dans la vie religieuse, on ne s'est pas décidé une fois pour toutes à faire de l'acquisition de la sainteté la grande affaire de la vie, on risque de commettre des fautes qui, sans être apparemment bien graves, sans même dépasser la limite du péché véniel, peuvent entraîner des conséquences fort regrettables. Notez bien qu'il en est ainsi couramment dans la vie du monde : qu'un chef d'atelier, qu'un patron, qu'un ouvrier se contentent d'une vertu moyenne quelconque, il leur arrivera plus d'une fois de commettre des maladresses et des lâchetés lourdes de conséquences. Mais, hélas ! c'est le pain quotidien de la masse des mortels, et nul ne s'en étonne beaucoup.

Par contre, on ne peut admettre que des personnes consacrées à Dieu soient imparfaites, et on se scandalise facilement de leurs défauts. Sachons les juger en tenant compte de l'humaine faiblesse.

Donc Mère Marie-Thérèse était une grande sensible. Elle avait, dit-on, beaucoup de cœur : elle aimait tous ceux auxquels elle se dévouait, et elle désirait en être aimée. Or elle avait de quoi se dévouer : quand Bernadette arriva au noviciat, 132 jeunes filles s'y trouvaient, se préparant à la profession qui aurait lieu à la fin de l'année. Mais le nombre des novices n'était pas pour la Maîtresse une raison pour s'occuper d'elles superficiellement : elle mettait son caractère autoritaire dans son affectueux dévouement, et tenait à ce que toutes ses filles s'ouvrissent à elle sans rien lui cacher — sauf, bien entendu, ce qui concernait la confession.

Supposez que, pour une raison ou pour une autre, une novice n'ait pas envers elle cette confiance et cette spontanéité qu'elle désirait, elle en était mécontente, et réservait sa sympathie aux autres. Non pas qu'elle fût spécialement injuste pour les caractères trop peu ouverts : elle était trop consciencieuse pour se permettre ces fautes, surtout délibérément ; mais elle se contentait d'être distante et froide envers les pauvres Sœurs.

C'est peu, apparemment. Dans la vie du monde, cela serait bien insignifiant : on a d'autres moyens pour se distraire, et il est bien rare qu'on ne trouve pas un peu d'affection réconfortante.

Mais dans un noviciat de jeunes religieuses, c'est un supplice à peu près insupportable. Une jeune fille de dix-huit ou vingt ans ne demande qu'à aimer. Sa Maîtresse est à la fois pour elle un modèle et une nouvelle mère, qui remplace sa mère selon la chair. Ses compagnes sont de vraies sœurs, au sens propre du mot, qui remplacent celles qu'elle a laissées à la maison. Si donc elle sent chez sa Maîtresse une froideur persévérante, et par contre-coup de la pitié ou même de la dé-

fiance chez celles qui l'entourent, elle en souffre terriblement, et risque fort d'y perdre sa vocation.

Or c'est ce qui s'est passé pour Bernadette.

* *

Quand elle est arrivée à Saint-Gildard, Mère Marie-Thérèse se réjouissait : avoir comme dirigée la voyante de Lourdes ! Et elle ne lui cacha pas sa joie les premières semaines.

Naturellement, il ne convenait pas de mettre la communauté à genoux devant la nouvelle arrivée, comme cela s'était produit dans d'autres congrégations pour Mélanie Calvat. Il fallait maintenir Bernadette dans l'humilité. Aussi ne lui permit-on de parler des apparitions qu'une seule fois, devant toutes les Sœurs. Puis ce fut le silence absolu. Et la consigne fut désormais de profiter de toutes les occasions pour humilier la Sœur.

Cette décision n'est pas condamnable en principe : la vie religieuse est destinée à faire pratiquer toutes les vertus, à commencer par l'humilité. Et Bernadette aurait été la première à comprendre la conduite de ses Supérieures dans cette conjoncture. Malheureusement, il y avait autre chose...

Trois mois après son entrée au noviciat, elle fut si malade qu'on la crut à toute extrémité : la phtisie l'emportait. Elle crachait le sang, et le jour où on lui donna l'Extrême-Onction, elle venait d'en cracher une pleine cuvette. Un deuxième miracle la remit sur pieds ; mais quand elle rentra au noviciat après sa convalescence, elle constata que sa Maîtresse n'avait plus pour elle l'affection du début. Que s'était-il donc passé ?

La cause la plus probable de ce désintéressement semble bien être le peu d'ouverture de Bernadette en direction spirituelle. Mère Marie-Thérèse avait patienté pendant les premiers mois, espérant que la fameuse privilégiée de Notre-Dame se confierait à elle sans aucune réserve. Mais elle avait été déçue. Sans parler des trois secrets que l'Immaculée lui avait confiés, et de cette prière secrète qu'elle devait dire chaque jour et qu'elle avait apprise par cœur sous l'épellation de la Vierge, la Maîtresse constatait que Bernadette était réticente envers elle. Aussi ne cachait-elle pas sa préférence pour d'autres novices exubérantes et loquaces, qui mettaient toute leur confiance en elle, et se laissaient conduire docilement par elle dans les voies de la perfection.

Et comme, chez certaines personnes, chez les femmes surtout, le jugement se conforme presque toujours aux réactions de la sensibilité, Mère Marie-Thérèse n'avait guère plus d'estime que d'affection pour Bernadette. Elle la taxait d'orgueilleuse, la reprenait presque toujours avec aigreur, et doutait même que la Vierge lui eût apparu à Massabielle. Des années après, elle dira :

« Je ne comprends pas que la Sainte Vierge se soit montrée à Bernadette. Il y en a tant d'autres si délicates, si bien élevées... Enfin ! » soupirait-elle.

* *

« Si bien élevées... » Il semble bien que ce soit là le mot de l'énigme.

Mère Vauzou était d'origine bourgeoise, d'une famille de notaires. N'ayant pas la sainteté, elle avait gardé la manière de juger et de parler de son milieu. Elle était incapable d'apprécier une âme aussi simple que Bernadette, qui vivait sa vie religieuse tout bonnement, tout simplement, sans retour sur soi, sans analyses psychologiques, et qui, même si elle avait eu des tourments et tentations, aurait été incapable d'en rendre compte avec toute la finesse que donne l'éducation de choix et la culture littéraire.

Entre les deux caractères, il y avait un abîme, que seule une charité surnaturelle intense eût pu combler. Mère Vauzou n'en était pas là. Pour elle, comme elle le dira après la mort de la sainte, Bernadette était « une petite paysanne », rien de plus, et même moins parfaite que beaucoup d'autres, pour la bonne raison, comme le dira sa secrétaire, Mère Bordenave, qu' « elle appréciait la piété de ses filles d'après leurs confidences sur leur vie intérieure »...

Si encore Bernadette n'avait dépendu de cette religieuse que durant son année de noviciat ! Mais, par suite de la mauvaise santé de la Mère Générale, il se trouva que Mère Vauzou eut un rôle important à la maison de Nevers pendant longtemps, si bien qu'en fait, la pauvre Bernadette fut dix ans sous la coupe de cette Mère qui l'aimait si peu.

De son côté, la Générale, fidèle à son principe d'humilier la privilégiée de Notre-Dame, ne manquait pas une occasion de le faire. Certes, ses sentiments intimes n'étaient pas comparables à ceux de la Maîtresse des novices. Il semble bien qu'elle aimait vraiment Bernadette. Toujours est-il qu'elle ne le laissait guère voir, et que la pauvre enfant était en droit de conclure que sa Supériure générale avait pour elle autant d'antipathie que sa Maîtresse. Il lui arriva de lui jeter à la face dans les cloîtres : « Vous n'êtes bonne à rien, vous n'en ferez point d'autres ! » Le jour de la profession, où l'évêque donnait à chaque Sœur sa lettre d'obédience, lorsque fut arrivé le tour de Sœur Marie-Bernard, il demanda à la Générale, Mère Imbert : « Sœur Marie-Bernard, qu'est-ce que vous en faites ? » Elle répondit en souriant du c in des lèvres : « Cette enfant n'est capable de rien : elle serait une charge pour la maison où nous l'enverrions ». Et de fait on la garda à Nevers.

Il y avait d'autres raisons pour la laisser à la Maison-Mère : notamment il était ainsi plus facile de la soustraire à la curiosité des indiscrets ; mais, quand même, quand on se rappelle que cette attitude des Supérieures de la Sœur dura toute sa vie, à peu près sans accalmie, on devine combien elle a dû souffrir. Plus d'une fois on la vit pleurer, et ses compagnes soupçonnaient bien la cause de ses sanglots. Mais jamais elle ne se plaignit à qui que ce fût.

Et si on ajoute à ces souffrances morales le calvaire de souffrances physiques à peu près ininterrompues, on conclura que Bernadette est une des saintes qui ont sans doute le plus souffert ici-bas. La parole de Marie se réalisait : « Je ne vous promets pas de vous faire heureuse en ce monde, mais dans l'autre. »

* *

Que ce spectacle d'une âme innocente qui souffre beaucoup nous aide à supporter sans nous plaindre des peines de cœur et de corps bien moins aiguës. Si elle savait si bien consoler les malades, c'est qu'elle connaissait le prix de la souffrance. Prenons pour nous les conseils qu'elle leur donnait :

« Il faut bien souffrir un peu pour le bon Dieu, mon enfant, il a tant souffert pour nous ! »

« Quand on est au ciel, on est heureux, mais ici-bas... » Et elle achevait sa phrase d'un geste qui voulait dire : ne comptez pas sur cette vie.

Et de fait, le vrai bonheur n'est pas pour cette terre : il est pour le Ciel. Heureux qui l'a compris, et se prépare chaque jour à ce bonheur infini.

## XI

### Les étapes de l'ascension d'une sainte

Bernadette avait la hantise de se sanctifier. Après avoir vu le Ciel de si près à la grotte bénie, elle avait compris que la seule chose à faire ici-bas est d'y tendre de toutes ses forces. Ecrivant à son frère Jean-Marie à la suite de la mort de leur père, elle lui dit : « Demandons l'un pour l'autre à Notre-Seigneur les grâces nécessaires pour devenir des saints. »

A-t-elle abouti dans sa tentative ? L'Eglise, en la canonisant, a-t-elle voulu glorifier la voyante de Lourdes, ou la jeune religieuse de Saint-Gildard ? Il n'y a aucun doute à ce sujet : l'Eglise ne canonise que ceux et celles de ses enfants qui ont pratiqué la vertu à un degré héroïque. Elle ne se décide à cet acte officiel et irrévocable, qui engage son infaillibilité, qu'après une enquête extrêmement minutieuse et la garantie de miracles indiscutables. Nous pouvons donc sans aucune inquiétude nous mettre à l'école de sainte Bernadette, en étant sûrs qu'elle nous enseignera par ses actes le chemin de l'héroïsme chrétien.

* *

Mais n'oublions pas qu'on ne devient pas saint du jour au lendemain. Une foule de saints canonisés aujourd'hui ne seraient certainement pas sur les autels s'ils étaient morts dans les premiers temps de leurs efforts pour acquérir la sainteté. Si comblés qu'ils aient été des grâces divines, ils n'en étaient pas moins tous des enfants d'Adam et d'Eve. C'est-à-dire qu'ils portaient tous en eux ce terrible foyer de concupiscence issu du péché originel, qui avait bouleversé chez eux comme chez nous toutes les facultés, même les plus nobles, et qui les attirait violemment au mal.

Certains même avaient, à ces tendances héréditaires malsaines, ajouté l'impulsion des mauvaises habitudes dues à leurs péchés personnels. Il leur fallait donc remonter une double pente, et cela n'était pas plus facile pour eux que pour nous.

N'allons pas croire non plus que tous les saints avaient un caractère privilégié. Certains avaient des tendances aussi humiliantes que celles qui nous affligent : tendances à la sensualité sous toutes ses formes : impureté, ivrognerie, gourmandise, amour des aises ; tendances à l'orgueil, à la colère, à la jalousie, etc.

Allons plus loin, et disons que même après avoir lutté pendant des dizaines d'années pour conquérir la perfection, la plupart des saints gémissaient de se voir encore si loin de l'idéal. Et ils commettaient effectivement des péchés et des imperfections. Oh ! certes, leurs péchés à eux étaient si légers qu'ils passeraient chez nous pour des actes de vertu. Mais ils étaient si bien éclairés par la lumière divine que la moindre tache les faisait gémir.

En somme, ce qui constitue la sainteté héroïque, c'est moins une perfection absolue, qui n'a existé qu'en Notre-Seigneur et en sa sainte Mère, qu'un amour de Dieu plus fort que tout et qui les faisait surmonter tous les obstacles sur la route du Ciel.

Et cela est extrêmement encourageant pour nous. Il est réconfortant de constater que, au début de leur vie religieuse ou de leur conversion, les futurs saints en étaient au même degré que nous, avaient les mêmes difficultés que nous, et qu'ils ne se sont sanctifiés que par une correspondance continuelle à la grâce de Dieu et une volonté énergique ; ils répétaient, comme le disait encore Bernadette à la suite d'une retraite en 1873 : « Il faut que je devienne une grande sainte. Mon Jésus le veut. »

* *

Quel était donc l'avis des compagnes de notre sainte, concernant sa vertu au couvent de Nevers ? Il était très variable. Certaines la considéraient comme une sainte dès le début de son noviciat, et auraient volontiers baisé la trace de ses pas. et d'autres ne voyaient en elle rien d'extraordinaire.

Que signifient ces **contradictions ?** Sont-elles exceptionnelles ? Pas le moins du monde. On les rencontre dans la vie des saints les plus prodigieux, et elles prouvent tout simplement que certaines personnes, par manque de psychologie, ou parfois même par un aveuglement dû à leur orgueil ou à leurs passions, sont incapables de discerner les caractères authentiques de la sainteté.

En voici quelques exemples. Saint Bernard, un saint d'une popularité exceptionnelle, avait pour secrétaire particulier, donc pour ami intime auquel il ne cachait aucun secret, un religieux qui le trahissait au point de fabriquer de fausses lettres du saint, en les signant lui-même, et de troubler ainsi gravement les relations de son maître avec les plus grands personnages de l'époque. S. François de Sales avait gardé près de lui son ancien précepteur. Celui-ci continua toute sa vie de traiter le saint évêque comme un petit garçon. Le saint Curé d'Ars, surchargé par le pèlerinage des personnes attirées vers lui, s'était adjoint un collaborateur, l'abbé Raymond. Celui-ci traitait de haut le saint curé, et s'imaginait qu'il pourrait très bien tenir sa place en son absence. Et pourtant, tous ces saints étaient des saints à miracles, et d'une notoriété mondiale. Comme quoi les réalités surnaturelles peuvent échapper complètement à certains regards.

Si l'on fait le départ entre les attestations parfois contradictoires des compagnes de Bernadette, on est amené à conclure qu'à Saint-Gildard, la privilégiée de Marie avait certains défauts, au moins pendant les premières années.

« En y regardant de très près, atteste Mère Henri Fabre, on pourrait signaler chez Sœur Marie-Bernard, **novice,** un peu de vivacité, des reparties trop promptes, sans pourtant être jamais blessantes, quelques accès passagers de mauvaise humeur ou d'impatience. » Cette vivacité tenait à son origine pyrénéenne, paraît-il. Mais il existe des tempéraments bouillants ailleurs que dans les Pyrénées...

Etant **professe,** elle montre parfois un peu de cette nervosité en faisant une observation ou en donnant une explication. Ainsi un jour on lui avait rapporté du lavage un objet de son trousseau déchiré. Elle dit vivement à la Sœur lingère : « Vous devriez bien apporter plus de soin dans votre surveillance ; maintenant il faudra racommoder. » Mais son mouvement fut vite rétracté : avant même le départ de la lingère, elle lui dit : « Je vous demande bien pardon de vous avoir parlé ainsi. Priez pour ma conversion. » Si seulement toutes les personnes qui commettent des fautes combien plus graves contre la charité, avaient soin de les réparer aussi promptement ! Une faute de faiblesse n'a pas grande importance dans ces conditions, et parfois même un pardon sincère cimente l'amitié. Ce qui est grave, c'est l'entêtement, l'obstination dans une attitude contraire à la charité. Aussi Notre-Seigneur est-il impitoyable dans ce cas :

« Si donc, dit-il, tu présentes ton offrande sur l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque

chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère. Et alors reviens présenter ton offrande » (Mt., v, 23-24).

C'est clair : Notre-Seigneur invite les personnes peu charitables à aller se réconcilier avant de venir participer au Saint Sacrifice. Combien refusent de le faire ?

Bernadette, elle, préférait exagérer dans le sens de l'Evangile : il lui arrivait de demander pardon à genoux, les bras en croix. Et cependant, il ne s'agissait que de mouvements naturels à peine perceptibles.

En plus de ces saillies de vivacité, elle avait un peu d'amour-propre, dit-on. Et sa Maîtresse des novices, qui s'y entendait pour lui lancer des pointes assez aigres, en donne la preuve suivante. Une Sœur ayant reproché à Bernadette d'avoir ce défaut, celle-ci (elles étaient alors en récréation) fit un rond dans le sable en disant : « Que celle qui n'a pas d'amour-propre mette ici son doigt ! » Et elle commença par y mettre le sien. Avouons que cette réaction, qui donne en effet l'impression d'un léger froissement de susceptibilité, n'a pas bien grande gravité !

Enfin on lui reprochera d'avoir « beaucoup de ténacité dans ses idées ». Mais il ne s'agissait sans doute pas d'idées « bien subversives », et d'ailleurs ce n'était là que l'envers d'une volonté forte.

* *

Une chose certaine, c'est qu'à la fin de sa courte vie, notre sainte était parvenue à dominer complètement les mouvements de sa nature un peu trop vive et sensible. Quand il s'agit de cette période, les témoignages sont unanimes : Bernadette faisait tout à la perfection. Comment est-elle parvenue à ce résultat ?

D'abord par la **bonne volonté.** Elle n'a jamais rien refusé au bon Dieu volontairement ; ses fautes n'étaient que des fautes de fragilité, comme il en échappe aux plus grands saints. Nous en avons l'aveu de la sainte elle-même, peut-être la seule confidence qui lui ait échappé durant toute sa vie religieuse. A la suite d'une conférence de l'aumônier sur le péché, elle remontait à son infirmerie, soutenue par l'infirmière, quand elle lui dit en rayonnant de joie : « Que je suis contente !... M. l'aumônier a dit que, lorsqu'on ne veut pas faire de péché, on n'en fait point ». — « Oui, j'ai entendu cela. Et alors ? » — « Alors je n'ai jamais voulu commettre de péché ; donc je n'en ai jamais commis. »

Toutefois, si la bonne volonté suffit pour empêcher d'offenser Dieu, elle ne suffit pas pour corriger des défauts. Pour cela il faut **de la volonté** tout court. Mais précisément, Bernadette lutta énergiquement dans cette lutte contre ses défauts. Se sachant « orgueilleuse », comme elle disait, elle y remédiait en s'humiliant, pratiquant ainsi le conseil évangélique : « Si vous ne changez pas et si vous ne devenez pas comme les petits enfants vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Mt., XVIII, 3). Quand ses Supérieures la reprenaient plus souvent et plus aigrement que de raison, elle s'inclinait volontairement : « La Maîtresse a bien raison, disait-elle, car j'ai beaucoup d'orgueil ». Loin de leur en vouloir, elle leur témoignait beaucoup de respect et même d'affection filiale.

Elle souffrait certes, en son for intérieur, mais plutôt que de paraître triste elle faisait effort pour montrer plus de **gaieté** encore que de coutume. C'est notamment ce qui a été remarqué le jour de sa profession, où elle avait été traitée de « bonne à rien ». Sans en rien faire paraître a-t-on écrit à cette occasion, elle fut très sensible à cette humiliation ; elle l'avoua plus tard. Et, à la récréation suivante, elle redoubla d'amabilité et de gaieté à l'égard de ses compagnes, comme si elle n'avait rien ressenti.

D'ailleurs, d'une manière générale, qu'elle souffrît de corps ou d'âme, elle réagissait énergiquement et montrait toujours beaucoup de joie et d'entrain. Elle savait plaisanter, soit pour encourager une novice découragée, soit simplement pour amuser ses compagnes. Une fois qu'une postulante venait d'arriver et pleurait à chaudes larmes en présence de sa malle, qui lui rappelait la maison paternelle. « Oh ! mademoiselle, lui dit-elle d'une voix douce et enjouée, voilà une vocation solide. Elle va bien pousser... Car je vois que vous êtes en train de l'arroser sérieusement. C'est très bien, mademoiselle. Arrosez-la ! » La jeune fille fut radicalement guérie.

Une autre fois, une religieuse qui la vénérait, ne savait comment faire pour obtenir qu'elle touchât son chapelet, et lui laissât ainsi une relique involontaire. Soudain, une idée : « Ma chère Sœur, lui dit-elle, voyez donc comment il se rouille ! » Mais Bernadette, ayant flairé le piège : « Ma bonne amie, dites-le plus souvent, et il ne se rouillera pas ».

En récréation, elle mimait d'une manière amusante les petits tics du médecin de la communauté — mais cela toujours en gardant la charité.

C'est ainsi que peu à peu elle progressait dans la vertu. Mais, pour elle pas plus que pour nous, la chose n'était facile ni rapide. Après huit ans d'efforts, son confesseur remarquait qu'elle avait encore des progrès à faire au point de vue de la susceptibilité et il lui conseillait de prendre ce point comme sujet d'examen de conscience.

Nos mauvaises tendances, en effet, sont très dures à déraciner, et spécialement notre redoutable amour-propre qui, dit-on, ne meurt qu'un quart d'heure après nous. Aussi les seules ressources de notre volonté seraient-elles incapables de venir à bout de cette lutte sans merci. Il y faut un **secours extraordinaire de Dieu.**

* *

Et c'est précisément ce que nous voyons en Ste Bernadette. Après sept ou huit ans de vie religieuse normale, elle sentit en elle-même une sorte de délaissement, de sécheresse spirituelle, qui la fit beaucoup souffrir. Elle ne trouvait plus de facilité à faire sa méditation quotidienne ; les idées lui échappaient, les distractions se multipliaient. Elle se demandait pourquoi elle était si peu fervente.

En réalité, elle passait par ces épreuves que S. Jean de la Croix a si bien décrites, et qui sont une étape nécessaire de l'ascension vers les cimes de la perfection. C'était la « **nuit des sens** », en attendant la « nuit de l'esprit ».

Elle dut souffrir d'autant plus que, en même temps que ces épreuves spirituelles, elle en subissait de **corporelles,** sa santé s'affaiblissant de plus : elle sera administrée en troisième fois en 1873 ! Or chacun sait par expérience combien le physique influe sur le moral. Lorsqu'on est épuisé, il est bien difficile de garder sa bonne humeur et son sourire. Hé bien ! notre sainte gardait héroïquement son calme et sa confiance en Dieu malgré toutes ces souffrances, et cette énergie suffirait à démontrer sa vertu exceptionnelle. Elle avoua un jour à son ancienne amie de Lourdes, Sœur Vincent Garros : « C'est bien douloureux de

ne pouvoir respirer, mais c'est bien plus pénible d'être torturée par des peines intérieures. C'est terrible! »

* *

Que cet exemple de Ste Bernadette soit pour nous un réconfort et une consolation. Si elle est parvenue à dominer les premiers mouvements de sa nature, pourquoi nous-mêmes n'y arriverions-nous pas, avec la grâce de Dieu? Nous qui connaissons tout ce que c'est que la susceptibilité, la vivacité, l'amour-propre et tant de misères plus ou moins pénibles, sachons que de grands saints les ont connues avant nous et que cela ne les a pas empêchés d'être canonisés. Et si nous souffrons de sécheresses dans nos prières, commençons par étudier si nous n'en sommes pas responsables. Si c'est une épreuve de Dieu, consolons-nous en pensant que le souvenir même des éblouissantes apparitions de Massabielle n'a pas été capable d'illuminer cette nuit chez une sainte Bernadette, et nous supporterons mieux nos peines.

---

## XII
### Sa piété

Pour canoniser un saint, l'Eglise exige qu'il ait pratiqué la vertu jusqu'à l'héroïsme, et cela non seulement une fois en passant, mais sans défaillance. Il ne faut pas toutefois que le mot « héroïsme » fasse illusion : l'héroïsme des saints n'est pas celui des guerriers ou des aventuriers qui recherchent la gloire humaine. Ces derniers travaillent à la force du poignet et ne comptent que sur leur énergie personnelle. Par contre les saints ne comptent nullement sur leurs propres forces, mais uniquement sur le secours de Dieu. Non pas que la tension de leur volonté soit moindre que celle des héros laïques. Au contraire : elle est constante, tandis que celle des hommes les plus courageux du monde connaît bien des faiblesses, au moins cachées. Mais les saints n'ont pas comme objectif l'obtention d'une fin naturelle : ils visent un but infiniment élevé, qui est la divinisation de toutes leurs facultés. Or pour atteindre un tel but, les forces de la nature ne suffisent pas : il y faut la grâce divine. Si bien que, autant ils dépensent d'énergie personnelle, autant ils ont recours à Dieu, qui seul peut leur donner part à sa vie divine.

C'est ce qui explique pourquoi les saints ont toujours mis à la base de leurs efforts une piété intense.

Bernadette a-t-elle eu cette piété fervente, héroïque, qui devait lui permettre de parvenir au sommet de la perfection? Sans aucun doute. Les témoignages abondent dans ce sens. Une Sœur lui ayant dit : « Combien il est difficile de se corriger! » notre sainte ouvrit de grands yeux et répondit vivement : « Comment recevoir le pain des forts et ne pas être plus courageuse? » C'est qu'en effet l'amour de Dieu, la prière, la communion, le recours à la Sainte Vierge étaient pour elle le moyen infaillible de surmonter tous les obstacles et de pratiquer toutes les vertus à un degré héroïque.

* *

Nous avons vu combien elle vénérait ses Supérieures, chez qui elle ne trouvait pourtant aucune bienveillance apparente. Où trouvait-elle cette cette force? En ne voyant que Dieu dans leur personne. A la suite d'une épreuve de ce genre, une compagne s'aperçut de sa peine; Bernadette lui répondit : « Il faut toujours voir Dieu dans les supérieures... J'accepte quand même ». C'était du reste une de ses résolutions : « Ne jamais voir la créature, mais toujours regarder Dieu en elle ».

C'était aussi **pour Dieu** qu'elle travaillait et qu'elle voulait qu'on travaillât. Etant infirmière, elle fut aidée une fois par une postulante qui, en la quittant, lui fit remarquer combien elle avait astiqué les boules de cuivre des lits. Sœur Marie-Bernard lui rétorqua : « Oui, elles brillent bien. Vous les avez bien frottées, bien soignées. Vous vous êtes appliquée à ce travail parce que çà se voit ». Ce fut pour la postulante une leçon dont elle se souvint toute sa vie.

Elle trouvait force et consolation dans une **prière** aussi continuelle que possible. Une de ses compagnes a dit d'elle : « Elle était presque continuellement en oraison ». Et cela répondait à une résolution bien nette : « Je ne vivrai pas un instant que je ne le passe en aimant ».

Pour cela elle profitait de toutes les occasions. Devant les vignes du jardin elle disait : « J'aime beaucoup les raisins : ils me rappellent le sang de Notre-Seigneur ». Par contre, au verger, faisant allusion à la manière dont on comprend vulgairement la scène de la tentation de nos premiers parents : « Je n'aime pas les pommes, parce qu'elles me rappellent le péché originel ». Il lui arrivait d'admirer et de caresser les fleurs qu'elle rencontrait et qu'elle aimait tant, parce qu'elle voyait en elles le reflet de la bonté et de la beauté de Dieu. Et tout cela était pour elle une occasion de louange; elle avait continuellement au cœur et même à la bouche des oraisons jaculatoires : « Mon Jésus miséricorde..., etc. ».

Elle édifiait tout le monde quand elle priait, soit quand elle faisait son chemin de croix quotidien, soit en récitant son chapelet ou en faisant toute autre oraison. La veille d'une fête, l'organiste était venu avec ses petits chanteurs à la chapelle de Saint-Gildard. Il reconnut Sœur Marie-Bernard qui faisait oraison, et il la signala aux enfants. Ceux-ci essayèrent bien de la voir, mais, cachée sous son voile, elle resta immobile « comme une statue », et rien ne put la distraire. Elle aimait bien se cacher, ainsi sous son voile, pour disait-elle « être seule quand elle visitait le bon Dieu ». C'était, disait-elle encore, « sa petite chapelle ». Il est à présumer qu'elle se doutait de la transformation qui se produisait dans sa physionomie au cours de ses prières, et elle préférait n'en rien montrer. Une nuit de Noël, sa cousine, Sœur Victoire Cassou, qui avait assisté aux apparitions de Massabielle, put la contempler pendant son action de grâces. Elle attesta que « sa figure était rayonnante et céleste comme pendant l'extase de Massabielle », et il fallut que la Sœur portière agitât les verrous avec force pour la faire sortir de son ravissement.

* *

C'est que, en effet, **le T. S. Sacrement** était le centre de toutes ses dévotions. Après avoir été longtemps infirmière, sa faiblesse croissante ne lui permit plus de tenir ce poste, au grand regret des malades si bien soignées, et du médecin qui l'admirait et avait mis toute sa confiance en elle. Ses Supérieures lui donnèrent alors la charge de la sacristie. Quel bonheur pour elle! Tout son travail s'y faisait en une oraison continuelle, un respect absolu et que nulle accoutumance ne put jamais diminuer, contrairement à ce qui se produit, hélas! si souvent, chez les sacristains et sacristines.

Un jour où elle était aidée dans cet emploi par

son ancienne compagne de Lourdes. Sœur Vincent Garros, celle-ci voulut prendre un purificatoire. Bernadette l'arrêta et lui dit : « Tu n'en es pas encore là ! » Et, continue le témoin, « je la vis prendre ce purificatoire avec un grand respect et le remettre dans la bourse. On aurait dit que, touchant ces objets, elle priait, tant elle y mettait de respect ».

Ce fut du reste le dernier de ses emplois. Elle ne le garda même pas deux ans. Elle s'affaiblissait de plus en plus, au point de s'évanouir plusieurs fois dans le chœur. A partir d'octobre 1875, elle quittait sa chère sacristie pour s'aliter définitivement.

Dans son lit de malade, comme à la chapelle, l'eucharistie était son bonheur. Comme l'a dit une religieuse : « La sainte Eucharistie était la respiration de son âme ». Et l'aumônier était saisi à chaque fois qu'il la communiait. Elle prolongeait autant que possible sa préparation et son action de grâces, dans un silence et un recueillement impressionnants. Le temps après la communion lui paraissait toujours trop court. « Comment faites-vous, lui demandait Sœur Vincent Garros, pour rester si longtemps en action de grâces ? » Elle répondait : « Je considère que c'est la Sainte Vierge qui me donne l'Enfant Jésus. Je le reçois. Je lui parle et il me parle ».

Et pour encourager sa jeune compatriote à bien repousser ses distractions à ce moment-là, elle lui disait : « Il faut bien recevoir le bon Dieu. Nous avons tout intérêt à lui faire un gracieux accueil, car alors il faut qu'il nous paye le loyer ».

On le voit, Bernadette recourait à la Vierge Marie au moment même de la communion. Le souvenir de l'Immaculée resplendissante de gloire l'aidait à mieux réaliser la majesté du Fils de Dieu fait homme. Elle se disait que, si belle qu'ait été la Dame de la grotte, elle était encore inférieure à son divin Fils, et cette pensée suffisait à la faire entrer comme en extase. Tel est bien en effet un des moyens les plus agréables à Notre-Seigneur et les plus profitables à notre piété de faire notre action de grâces. C'est, vous vous en souvenez, le moyen qu'employait Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, et que S. Louis-Marie de Montfort recommande si instamment.

* *

Il était bien normal que la confidente de l'Immaculée gardât **pour Marie** une dévotion des plus ardente. « Quand elle avait dit « Ma Mère du Ciel », elle avait tout dit ». « Quand on lui demandait d'obtenir une grâce, elle disait aussitôt qu'elle s'adresserait à la Sainte Vierge ». Et elle la priait avec une ferveur telle, attestent des témoins, « qu'on aurait dit qu'elle la voyait encore ». Elle revoyait Marie partout, avec son cœur et sa mémoire. On aurait même dit, précisent-ils, qu'elle gardait dans ses yeux le reflet de ses visions, et en gardait la nostalgie. Ecoutons leurs dépositions : « On était tout de suite attiré par l'éclat de ses yeux qu'on ne pouvait pas oublier une fois qu'on les avait vus... mais on était retenu surtout par leur profondeur, qui était vraiment extraordinaire. Vous aviez l'impression que ce regard ne se posait qu'à peine sur la terre, comme s'il était sollicité mystérieusement par je ne sais quoi d'éloigné, de ravissant, qui lui manquait, et cela mettait dans ses yeux aussi bien que dans son joli sourire un peu de mélancolie qui ajoutait encore à son charme ».

Mais ne croyons pas que son amour pour Marie avait diminué avec le temps, ou même était resté au même degré : nous en avons la preuve dans cette confidence, qu'elle faisait parfois. Elle se reprochait de « n'avoir pas assez compris son bonheur quand la Sainte Vierge s'était montrée à elle : « Ah ! si c'était maintenant ! » soupirait-elle. Cela signifie qu'elle avait beaucoup progressé dans la connaissance et l'estime de la Mère de Dieu. Elle avait été aidée en cela par ses méditations, ses lectures, ses prières, et cela est un encouragement pour nous : nous voyons par là que nous aussi nous pouvons sans cesse progresser dans la connaissance et l'amour de Marie, sans avoir besoin de visions ni de révélations.

Autre encouragement qu'elle nous donne. Nous savons combien les plus belles statues de la Vierge lui paraissent piteuses par comparaison avec ce qu'elle avait vu à Massabielle. Et cependant, elle trouvait devant elles un grand secours pour sa prière. Un jour qu'elle se croyait seule en train d'épousseter la cheminée de l'infirmerie (en réalité une Sœur l'épiait attentivement par l'entrebaillement de la porte), elle baisa les pieds d'une statue de Notre-Dame de Lourdes qui l'ornait, « et la remit à sa place. Puis elle resta immobile devant elle, appuyant ses mains jointes sur le bord de la cheminée, tenant ses regards élevés sur la statue. Elle resta ainsi environ cinq minutes ». Et cependant le travail ne devait pas lui manquer, et ses constitutions lui faisaient un devoir de ne pas perdre une minute. Mais justement cela n'est pas perdre du temps que de sanctifier son travail par un arrêt de quelques minutes. Dieu en est honoré, et l'ardeur ainsi que l'apaisement que nous y trouvons nous aide à rattraper bien vite ce peu de temps consacré à la prière.

Quand nous nous imaginons que le devoir d'état nous empêche de prier, c'est en réalité notre nervosité qui nous pousse, à moins que ce ne soit le démon, qui est furieux quand il voit une âme sanctifier son travail par la prière.

Toute sa vie, le Rosaire fut sa prière préférée. Une compagne d'infirmerie la vit le réciter : « ses yeux noirs, profonds, brillants, devenaient alors célestes. Elle regardait la Vierge en esprit, elle semblait en extase ».

« Le soir, quand vous allez prendre votre repos, recommandait-elle à une compagne, prenez votre chapelet, endormez-vous en le récitant ; vous ferez comme les petits enfants qui s'endorment en disant : « **Maman, maman** ».

* *

Telles sont les principales dévotions de sainte Bernadette. Elle y ajoutait, naturellement, une tendre dévotion à S. Joseph, à son ange gardien et à son patron S. Bernard.

Retenons de son exemple qu'une vraie piété est la base de toute vie chrétienne profonde. Dieu ne nous a pas mis sur terre uniquement pour y travailler, mais pour honorer notre créateur et nous sanctifier. Le travail est certes un moyen de sanctification, si nous savons le bien employer. Mais il n'est pas le tout de l'homme. Rappelons-nous souvent cette grave parole de Notre-Seigneur :

« Que servira-t-il à un homme d'avoir gagné le monde entier s'il a perdu son âme ? ou que donnera un homme en échange de son âme ? » (Mt., XVI, 26-27).

Plutôt que de penser sans cesse aux biens de ce monde et aux richesses, pensons plutôt à nous sanctifier au cours de nos occupations, si modestes qu'elles soient ; et elles prendront alors une valeur infinie, qui durera pour l'éternité.

## XIII
## Ses principales vertus

Pour être canonisé il faut avoir pratiqué toutes les vertus à un degré héroïque, à commencer par l'amour de Dieu et la piété. Mais il y a des degrés dans l'héroïsme, ainsi que dans la combinaison des vertus dans une même personne. Si bien qu'il y a une grande différence d'un saint à l'autre : l'un a excellé dans la pénitence, l'autre dans la charité, etc., et ce sera au ciel un spectacle ravissant de contempler cette variété infinie de la sainteté.

Dès ici-bas il y a grande joie et profit à étudier les saints, à rechercher quelle a été leur vertu dominante, et à s'inspirer de leur conduite pour leur ressembler.

Dans le cas de Bernadette, il suffit de se rappeler ce principe théologique bien connu, que la grâce ne détruit pas la nature, pour être sûr d'avance que le trait dominant de sa physionomie morale sera la simplicité et l'humilité. Elle l'a si bien montré déjà à Lourdes, qu'elle ne peut que continuer dans cette ligne.

Et c'est ce qu'attestent tous les témoins de sa vie religieuse.

Son âme limpide et droite avait horreur du moindre déguisement. « Elle avait le **culte de la vérité** » témoigne une religieuse. « Elle ne supportait pas le mensonge, dit une autre ; elle était droite et ronde dans ses manières ». « Le moindre accroc à la vérité, à la droiture, à la discrétion, lui était une vraie souffrance ». Il semble qu'à ce point de vue elle était déjà si parfaite étant enfant, qu'elle ne pouvait faire de progrès dans la suite. Quand on avait interrogé son confesseur de Lourdes sur sa sincérité, il avait répondu : « La meilleure preuve des apparitions, c'est Bernadette elle-même ; elle est incapable de mentir et d'inventer la moindre chose ».

* *

Par contre on n'a jamais fini de croître en **humilité** : cette vertu, nous l'avons vu, est tellement contraire à notre nature !

Bernadette le savait. Elle savait aussi que Dieu seul pouvait lui en faire la grâce. Aussi la demandait-elle avec instance. Dans une prière à la Sainte Vierge elle supplie : « O Marie, donnez à celle qui ose se dire votre enfant cette précieuse vertu d'humilité ». Et elle inscrit cette résolution dans son carnet, à la suite d'une retraite : « Grâce principale à demander : **de vivre de plus en plus cachée,** à l'exemple de Jésus et de Marie ». Ses prières furent exaucées, et ses efforts récompensés : au dire des témoins de sa vie, « l'humilité fut sa vertu préférée... son trait distinctif... la note la plus caractéristique de sa vie ». Et un religieux qui déposa au procès de sa béatification affirme : « Je crois pouvoir dire que le fait d'avoir pratiqué cette vie cachée si continuellement et malgré les occasions de se prévaloir de ses visions dénote une humilité héroïque ».

Les traits de son humilité abondent.

Une supérieure de passage à Nevers lui demandant si tant de faveurs ne lui avaient pas donné des tentations de complaisance en elle-même : « Quelle idée avez-vous de moi ? s'étonna-t-elle. Est-ce que je ne sais pas que, si la Sainte Vierge m'a choisie, c'est parce que j'étais la plus ignorante que moi, c'est celle-là qu'elle aurait choisie ». On croirait entendre le saint curé d'Ars, un humble s'il en fut.

Et l'on comprend cette réflexion d'un évêque : « Elle n'avait pas l'air de soupçonner qu'elle fût dans une situation extraordinaire ».

Une fois où on voulait la faire parler de Lourdes, alors que ses Supérieures, pour la garder dans l'humilité, lui avaient donné la consigne du silence, elle demanda brusquement :

« Que fait-on d'un balai ?
— Tiens, belle question ! On s'en sert pour balayer.
— Et après ?
— On le met à sa place derrière la porte.
— Eh bien, c'est mon histoire : la Sainte Vierge s'est servie de moi, puis on m'a mise à ma place ; j'en suis heureuse et j'y reste. »

Elle précisait une autre fois :

« Le bon Dieu s'est servi de moi comme il s'est servi des bœufs de Bétharram pour découvrir la statue miraculeuse ; voilà tout, rien de plus. »

On ne lui ménageait pas les **humiliations. Mais** loin de se révolter, elle les aimait, surtout quand elles étaient bien spontanées. Une postulante désirait beaucoup connaître la privilégiée de Notre-Dame. Elle se l'imaginait avec « quelque chose de solennel, un visage grave, des gestes mesurés, une parole très digne. une stature faite pour les grandes œuvres ». Or elle eut beau examiner les religieuses pendant trois jours, elle n'arrivait pas à deviner laquelle était Bernadette — alors que d'autres avaient vite fait de la découvrir. Il y avait bien dans la masse une petite Sœur qui l'attirait spécialement, mais évidemment avec une si petite taille, on ne pouvait être digne de voir la Sainte Vierge... Profitant d'une occasion, la postulante s'adresse à une Mère, qui par hasard était accompagnée de cette modeste petite Sœur. Pourrait-on enfin lui montrer Bernadette ?

— Bernadette, mais la voilà !
— *Çà !* s'exclame la postulante...
— Mais oui, mademoiselle, ce n'est que *çà,* répond joyeusement Sœur Marie-Bernard en lui prenant la main. L'expression dédaigneuse lui avait paru correspondre si bien à ce qu'elle pensait d'elle-même que ce fut pour elle le point de départ d'une affection spéciale pour la postulante.

Ceci encore est bien conforme à la conduite de tous les saints qui témoignaient de la charité à leurs pires ennemis et se vengeaient en rendant le bien pour le mal. Tous se souvenaient en effet de la parole de l'Evangile :

« Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et les bons, et fait pleuvoir sur les justes et les injustes... Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi ne font-ils pas la même chose ? Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous d'extraordinaire ? Est-ce que les païens aussi ne font pas la même chose ? » (Mt., 44-47).

* *

Cela suppose que l'on a **pour le prochain un amour surnaturel,** qui n'a rien à voir avec le plaisir spontané du cœur, ni avec les préférenses d'une éducation semblable ou d'un rang social identique. Cet amour est basé uniquement sur la charité divine.

Et c'est aussi ce que les témoins de la vie de Bernadette ont attesté à l'envi, montrant qu'elle avait réalisé à la perfection cette résolution de retraite :

« Jamais d'amitié particulière. Aimer toutes mes Sœurs uniquement pour plaire à Dieu. »

Elle aimait, certes, ses anciennes compagnes de Lourdes qui l'avaient rejointe à Saint-Gildard ; elle aimait tendrement tous les membres de sa famille qu'elle avait laissés à Lourdes. Mais ces affections étaient toutes réglées et inspirées par l'amour de Dieu. Aussi ne ménageait-elle pas ses avis et remontrances aux uns et aux autres. Et elle désirait pour eux avant tout la vertu et la sainteté. A un prêtre partant de Nevers à Lourdes elle donne des commissions pour ses proches parents, et elle insiste particulièrement sur celle-ci:

« Pourvu qu'ils ne s'enrichissent pas !... Dites-leur bien de ne pas s'enrichir ! »

On pense cette fois au grand saint que l'Eglise canonise ces jours ci, le Bx Pie X, qui, bien que parvenu au faîte des honneurs, maintint énergiquement sa résolution de mourir pauvre, et refusa d'enrichir sa famille. C'est que l'une et l'autre, ayant expérimenté dans leur jeunesse les bienfaits de la pauvreté, savaient qu'elle est infiniment plus apte à nous conduire au ciel que les richesses. C'est donc en réalité un acte de charité que de souhaiter à ceux qu'on aime de ne pas s'enrichir, mais de rester pauvres et bons chrétiens.

On reconnaît, là encore, le plus pur esprit de l'Evangile et des Béatitudes, ce Décalogue du Nouveau Testament.

Dans les conseils de Sœur Marie-Bernard à une de ses compagnes, nous trouvons sur la vraie charité, qui suppose un détachement universel, ce mot profond :

« Quand nous aimons trop quelque chose, le bon Dieu, lui, ne l'aime pas ».

Il est certain que le meilleur moyen d'attirer les grâces de Dieu sur les personnes que nous aimons n'est pas de s'attacher à elles d'une manière excessive et désordonnée, mais plutôt de les entraîner à notre suite dans l'amour de Dieu.

* *

Que dire de sa **pureté** ? On ne conçoit guère l'Immaculée choisissant pour confidente une âme qui ne serait pas aussi pure que possible. De fait, toutes les compagnes de notre sainte s'accordent à témoigner qu'elle était « angélique... pure comme un lis... », d'une pureté qui rayonnait de sa personne et surtout de ses yeux. Cela, dit une religieuse, aucun tableau, aucune photographie ne peut en garder le souvenir : il y faudrait un artiste du ciel. Une postulante voulut deviner ellemême qui était Bernadette. Elle dévisagea ses campagnes et reconnut sans peine Bernadette : « Je suis sûre, dit-elle, que ce sont ces yeux-là qui ont vu la Vierge ».

Chose curieuse : les petits enfants allaient vers elle comme d'instinct. On aurait dit qu'ils étaient attirés par elle comme par un reflet de la pureté qui caractérise toute âme qui n'a pas encore connu le péché.

Mais, malgré les grâces spéciales que, de toute évidence, la Vierge immaculée lui a conférées, n'allons pas croire qu'elle se considérait comme au-dessus de la tentation. Elle savait que la nature humaine est corrompue, et qu'il est facile de ternir ce miroir sans tache de la pureté baptismale. Aussi s'entourait-elle de toutes les précautions voulues pour rester d'une pureté angélique ; elle veillait surtout sur ses yeux, qu'elle tenait baissés en passant dans les lieux publics, et elle blâmait l'habillement immodeste de certaines filles de la ville. Qu'eût-elle dit de nos jours ???

Son **obéissance** fut aussi remarquable. « C'est là, pense une religieuse, que sa nature éprouvait le plus de difficultés ». Sans doute parce qu'elle était d'un tempérament primesautier et vif. Toujours est-il que, si l'obéissance lui a coûté, elle n'a pas tardé à maîtriser complètement ses tendances à l'indépendance, car maints traits témoignent de sa docilité. Elle n'aurait pas dit un mot, fait un geste, mis sa signature à une image, sans en avoir la permission.

Il est sans doute aussi inutile de parler de son esprit de **pauvreté**. Après ce que nous savons de sa conduite à Lourdes et de ses souhaits à ses proches parents, il est clair qu'elle ne pouvait que chérir cette vertu si chrétienne. C'est par suite de cette vertu qu'elle tenait ses vêtements parfaitement rapiécés et propres. Pour elle, la pauvreté, loin d'être un encouragement à la négligence, était au contraire une raison d'être soigneuse. Aussi la remarquait-on entre toutes par le parfait état de son habit religieux. Comme le dit une de ses compagnes, elle était toujours « tirée à quatre épingles ».

Elle voulut rester pauvre même au cours de ses maladies, ne profitant pas de celles-ci pour obtenir des douceurs supplémentaires. Quand on voulait s'empresser à son chevet, elle protestait : « Les pauvres ne sont pas ainsi traités ».

* *

C'est dans l'acceptation de ses multiples infirmités qu'elle faisait consister ses **mortifications**. Ses supérieurs lui avaient interdit à juste titre de jeûner. Elle ne pouvait pas non plus se permettre des disciplines et autres macérations volontiers utilisées par la plupart des saints. Mais elle avait à cœur d'observer à la perfection la règle commune et de bien supporter les multiples épreuves, de santé ou autres, qui ne lui furent pas épargnées.

Et c'est en cela qu'elle est imitable. Quand elle lisait les vies de saints telles qu'on les écrivait au XIX[e] siècle, en passant sous silence leurs difficultés à se vaincre, et en ne signalant que leurs mortifications héroïques et leurs miracles et charismes divers, elle se plaignait, disant qu'on nous montrait des saints inimitables, et qu'on ferait bien mieux de nous indiquer comment ils étaient parvenus à surmonter leurs défauts. Cela seul prouve qu'elle avait bien vu en quoi consistait la vraie sainteté : non pas dans la recherche de l'extraordinaire, mais, nous l'avons déjà dit, dans la pratique extraordinairement fervente et parfaite des actions les plus ordinaires.

Et c'est ce qu'elle a pratiqué constamment d'une manière héroïque.

Vers la fin de sa vie, elle était parvenue à un tel degré de détachement du monde et à un si grand amour de Dieu, qu'elle n'avait même plus le désir de retourner à sa chère grotte de Lourdes. A la veille de partir à un pèlerinage, son évêque lui demanda si elle ne serait pas heureuse de partir elle aussi. Elle répondit : « J'ai fait le sacrifice de Lourdes. Je verrai la Sainte Vierge au ciel. Ce sera bien plus beau ».

Demandons à cette sainte si simple, si humble, si proche de nous, la grâce de lui ressembler et de nous sanctifier, nous aussi, en faisant avec ferveur chaque jour tous les devoirs de notre état.

---

## XIV

### Ses charismes *

La sainteté ne consiste pas du tout, nous le savons, dans les faveurs extraordinaires appelées charismes,

* Cf. *Sainte Bernadette*, par Mgr Francis Trochu, ch. XII.

telles que les miracles de guérison, les prophéties et autres merveilles que l'on rencontre habituellement chez les saints. Elle consiste uniquement dans la participation la plus parfaite possible à la vie divine, non pas seulement au fond de l'âme, comme c'est le cas pour tous les chrétiens qui n'ont pas de péché mortel sur la conscience, mais aussi dans toute l'activité morale qui se manifeste par les vertus : humilité, détachement, pureté, dévouement, etc...

Toutefois, quand il s'agit d'élever un saint aux honneurs de la canonisation, et donc de le proposer comme modèle à l'Eglise entière, le Saint-Siège exige la garantie de ces charismes. Ils sont pour ainsi dire la signature de Dieu, qui nous certifie que nous sommes bien en présence d'une vertu héroïque.

Il n'est pas nécessaire qu'un saint ait fait beaucoup de miracles de son vivant : vous savez par exemple que Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est passée presque inaperçue de ses contemporains. Mais il faut qu'il en ait fait au moins quelques-uns après sa mort, d'abord pour la béatification, puis pour la canonisation.

Or dans le cas de sainte Bernadette, les miracles ne manquent pas, même de son vivant. Et ils portent bien son cachet d'humilité et de simplicité.

Nous allons citer quelques-uns de ces faits miraculeux, à la fois pour mieux comprendre combien cette petite sainte était puissante auprès de Dieu, et aussi pour y voir une preuve de plus de sa vertu.

* *

Même avant d'entrer en religion, elle a été la cause de *guérisons miraculeuses.*

Alors qu'elle était à l'hospice — elle avait alors dix-huit ans — une jeune fille infirme fut amenée à Lourdes par ses parents dans sa voiture. Ceux-ci mettaient leur espoir dans le contact de Bernadette. Ils exprimèrent leur désir à la Supérieure, qui, sans avoir l'air d'y attacher importance, pria Bernadette d'arranger l'oreiller de la malade. La jeune fille ressentit immédiatement une amélioration, et allait à pied le lendemain à la grotte.

Une autre fois on confia à Bernadette un bébé dont la figure et la tête étaient couvertes de maux. Elle le tint quelque temps dans ses bras, en le promenant. Quand elle le rendit, il était guéri.

Le même phénomène se reproduisit à Nevers. Une mère avait un enfant paralysé. Elle demanda qu'on le fasse toucher par Sœur Marie-Bernard. La Supérieure dit à la Sœur : « Occupez-vous de cet enfant, dans le parterre, pendant que je serai avec cette dame ». Notre sainte « aimait beaucoup les enfants. Elle le prit dans ses bras, puis, le trouvant trop lourd, le déposa à terre ». Le petit « courut joyeux vers sa mère ».

Se rendit-elle compte du rôle qu'elle avait joué à son insu dans ces guérisons ? Toujours est-il qu'une autre fois les religieuses de Saint-Gildard s'y prirent d'une manière encore plus habile pour que l'humble Sœur ne se rendît compte de rien. Une mère de famille de Nevers avait un enfant bien malade, et était persuadée que si on lui appliquait un objet ayant touché à Bernadette, il guérirait. Elle apporta au couvent une couverture de berceau « faite au crochet, toute embrouillée et inachevée ». La portière, entrant dans le stratagème, alla trouver le groupe de Sœurs où Bernadette travaillait, s'approcha d'elle comme par hasard en disant : « Mes Sœurs, une dame a embrouillé cette couverture, pouvez-vous la réparer ? » ; et elle montrait à Sœur Marie-Bernard le « lainage ébouriffé ». « C'est commode, très commode, plaisanta celle-ci. Ces dames embrouillent l'ouvrage, et nous sommes obligées de le réparer... Allons, donnez-moi cette couverture ». Elle la répara, on la porta à la dame qui la mit sur son enfant, et l'enfant fut guéri.

* *

Bernadette fit aussi plusieurs fois des *prophéties* qui se réalisèrent à la lettre.

Un jour qu'elle était couchée à l'infirmerie, une novice forte et grande, lui dit : « Vos crises d'étouffement sont si fortes que vous pouvez bien y rester ». — « Allons donc, répliqua la malade, vous mourrez avant moi ». Peu de temps après, la novice envoyée dans le midi mourut des suites d'un refroidissement.

Un groupe de postulantes étant venues la voir, la sous-maîtresse remarqua qu'elle fixait une des jeunes filles avec insistance, et lui demanda après coup la raison de ce regard. « C'est qu'elle a encore besoin de sa maman », répondit-elle. De fait la jeune fille quitta le postulat quelques jours plus tard. Et cependant la sainte la voyait pour la première fois.

Quand elle était encore en bonne santé, en 1870, une postulante reçut une lettre de sa famille lui apprenant que sa mère allait mourir après avoir mis au monde son neuvième enfant. Bernadette la rencontra, sanglotante, à la porte de la Maîtresse des novices. Elle jugea qu'elle avait une raison de rompre le silence, et lui demanda pourquoi elle pleurait. En entendant la réponse, Bernadette la regarda avec un sourire et des yeux expressifs et assura : « Non, ne pleurez pas. La Sainte Vierge guérira votre maman. Je vais bien prier pour elle ». Bientôt, en effet, arrivait une deuxième lettre, rassurante, et la postulante apprit dans la suite que l'amélioration s'était produite au moment même où Bernadette lui disait : « *Ne pleurez pas...* » Et sa mère vécut encore trente-sept ans.

Une jeune Sœur, qui tenait une classee enfantine à Sens, revint à la Maison-Mère pour y faire profession. En allant voir Bernadette à l'infirmerie, elle rencontra une Mère assistante qui lui dit : « Mettez-vous bien dans la tête, ma Sœur, que vous ne retournerez pas à Sens ». Désolation de la Sœur, qui aimait beaucoup ses petites. Dès son entrée à l'infirmerie, la sainte s'aperçoit de sa tristesse :

« Qu'est-ce que vous avez ? ma petite ? » demanda-t-elle. — Oh ! ma chère Sœur, j'ai un gros chagrin. — Quel chagrin ? — Je ne retournerai pas à Sens. — Qui vous l'a dit ? — Quelqu'un qui est bien informé. — Eh bien, moi, je vous dis que vous retournerez à Sens. — Comment pouvez-vous le savoir ? — Ne vous tourmentez pas. Je vous dis que vous retournerez à Sens. »

Et effectivement le jour de sa profession, l'évêque de Nevers la renvoya à Sens.

Une postulante était à peine arrivée qu'elle tombait malade et allait rejoindre Bernadette à l'infirmerie. Le médecin jugea qu'il fallait la renvoyer chez elle. Désolée elle confia son chagrin à sa sainte voisine, qui se recueillit une minute et lui dit « Ne pleurez pas, mademoiselle. Le bon Dieu veut que vous soyez religieuse ; vous le serez dans une autre congrégation ». Et elle ajouta : « Vous avez encore bien des années à vivre ». Quand sa santé se fut remise à la maison, elle redemanda son admission à Saint-Gildard. Le médecin étant intraitable, elle frappa à la porte de la congrégation de St-Joseph de Cluny, où elle mourut à l'âge de soixante-et-onze ans.

Ces faits suffisent amplement à prouver à quel point Sr Marie-Bernard était puissante sur le Cœur de Dieu.

N'en soyons pas surpris. Elle appartenait tout entière à son Dieu. Or l'Ecriture sainte nous apprend que ceux qui obéissent à Dieu et l'aiment de tout leur cœur obtiennent tout de lui. « *Voluntatem timentium se faciet* », disait déjà le psalmiste (144, 19). Et N.-S. dans l'Evangile, promet les plus grands miracles à ceux qui auront de la foi gros comme un grain de sénevé (Mt., XVII, 20). Or, cette foi toute-puissante n'est le privilège habituel que des âmes qui aiment Dieu de tout leur cœur.

Et Bernadette était d'autant plus puissante auprès de Dieu que, si nous tenons compte de plusieurs de ses confidences, elle faisait passer ses prières par l'intermédiaire de celle qu'elle appelait si familièrement « Ma mère », la Sainte Vierge. Oui, la Sainte Vierge était son grand refuge ; elle lui confiait toutes ses peines, la priait continuellement, et il est bien à présumer que, quand elle se recueillait pour trouver la réponse à donner, elle consultait la Reine du Ciel.

Comment Marie aurait-elle pu refuser une prière aussi confiante et aussi aimante ?

Mais ne croyons pas que les saints sont moins vite exaucés quand ils nous ont quittés que quand ils étaient sur terre : ils sont au contraire persuadés que leur prière est plus puissante au paradis qu'ici-bas. Et Bernadette était de leur avis. Nous pouvons donc recourir à elle maintenant, avec plus de confiance encore que nous ne l'aurions fait si nous avions été ses contemporains. D'ailleurs nous rappellerons bientôt quelques témoignages de son intervention céleste.

Mais retenons surtout de ces charismes de notre sainte la leçon qu'elle-même retirait à ce sujet en lisant la vie de ceux que l'Eglise a canonisés. Estimons surtout leurs vertus. C'est cela qui est le plus admirable, et le plus difficile à pratiquer.

C'est aussi la leçon que saint Paul donnait à ses fidèles de Corinthe. Ils étaient éblouis par les charismes qui se multipliaient parmi eux : apostolat, prophétie, enseignement doctoral, don des miracles, don des langues, etc. Il les invite à regarder plus haut : « Aspirez cependant aux dons les plus parfaits », leur dit-il. Et c'est alors qu'il écrit ce fameux chap. XIII de sa Ire épître, qui est peut-être ce qui est sorti de plus beau de la plume d'un homme : « Je veux vous faire connaître une voie encore plus haute. Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain qui sonne, une cymbale qui retentit... »

La charité, l'amour de Dieu et des hommes : voilà ce qu'il y a de plus sublime que tous les miracles et toutes les prophéties. Voilà l'essentiel de la vie du chrétien. Quand nous la posséderons à la perfection, tout le reste nous sera donné par surcroît.

---

## XV

## De la mort à la gloire

Au mois d'octobre 1875, Bernadette s'était remise à cracher le sang. La phtisie, conséquence de son enfance sous-alimentée, de ses maladies, et de la vie dans le cachot infect de la rue des Petits-Fossés, se développait inexorablement. On dut lui retirer son emploi d'aide-sacristine et elle s'alita sans même pouvoir assister à la messe pendant huit mois. Elle écrit en 1876 à son curé de Lourdes :

« Voilà plus d'un an que je suis dans ma *chapelle blanche*. Je ramasse le peu de force que j'ai pour aller à la messe le dimanche avec le secours d'un bras. Heureuse encore si je puis continuer cet hiver ! »

On devine que sa « chapelle blanche », c'est son lit de malade aux rideaux blancs. Elle en a fait une chapelle en l'ornant d'images et en y installant une statue de la Sainte Vierge et un crucifix. La vue de ces pieux objets lui sera d'un immense réconfort dans ses souffrances.

Le printemps et l'été de 1877 furent un peu moins pénibles. Mais à partir de l'hiver de 1877, la tumeur blanche qu'elle avait au genou droit devint un profond abcès. Elle prit des proportions énormes, à tel point qu'il fallait faire reposer la jambe sur une chaise à côté du lit.

En même temps, la carie des os l'envahit, cette carie qui donne dans l'ossature une souffrance semblable à celle d'un violent mal de dents.

Aussi ses souffrances étaient si vives, écrit un témoin, « que les religieuses épuisaient vainement toutes leurs charitables industries pour essayer de calmer ses tortures ; le visage de la malade devenait cadavéreux : elle semblait morte. Elle passait les nuits sans sommeil et, s'il lui arrivait, succombant à la fatigue, de s'assoupir quelques instants, des douleurs aiguës la réveillaient bientôt pour la martyriser presque sans répit. »

Bien des fois, au cours des années précédentes, lorsqu'on la voyait étouffer dans ses crises d'asthme et qu'on croyait sa fin imminente, elle avait assuré qu'elle n'en était pas encore là. A présent elle ne parlait plus de son avenir. Elle devait sentir que sa fin approchait. Elle mourra le mercredi de Pâques 1879, vingt-et-un an après le miracle du cierge à la grotte. Elle aura alors trente-cinq ans.

Durant ces dix-huit derniers mois de sa vie, le mal ne fit qu'empirer, et elle en aura conscience jusqu'au bout, gardant sa lucidité jusqu'à la dernière minute.

* *

Comment réagissait-elle devant tant de souffrances ?

Tout d'abord, elle acceptait tout avec résignation. Un jour, une supérieure lui demanda :

« Qu'est-ce que vous faites là au lit, petite paresseuse ?

— Mais, ma chère Mère, je fais mon emploi.

— Et quel est votre emploi ?

— D'être malade. »

« Réplique géniale, digne d'être retenue dans les annales de la sainteté », note son dernier historien (p. 523). Ce n'est pas seulement une boutade répondant à une boutade, c'est la définition du rôle incomparable de la souffrance dans le christianisme. Depuis que Jésus-Christ a souffert sur la Croix, il a anobli pour ainsi dire la souffrance, et lui a donné le pouvoir d'être aussi utile, sinon plus, au Corps mystique et au monde entier, que l'apostolat de la parole et de l'action. La seule condition pour cela est l'union des souffrances personnelles à celles de Jésus, dans la foi et l'amour.

Cette condition est indispensable, car, de soi, la souffrance est un mal qui peut être très nuisible. Il est même d'une prudence élémentaire de ne pas attendre la maladie pour se sanctifier. Bernadette le reconnaissait elle-même quelques heures avant sa mort, au paroxysme de la souffrance :

« Oh ! dit-elle alors, que l'auteur de l'*Imitation* a raison d'enseigner qu'il ne faut pas attendre au dernier moment pour servir Dieu !... On est capable, alors, de si peu de chose ! »